

Peau de pelée

Clémence Gachot-Coniglio

Numéro 163, automne 2019

Les corps qui dansent sont toujours les corps de ma nuit

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92865ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gachot-Coniglio, C. (2019). Peau de pelée. *Moebius*, (163), 49–56.

peau de pelée

Clémence Gachot-Coniglio

J'accueille souvent un grillon sous ma paupière. Ce qui me rampe là sous l'œil, ce sont quelques étoiles secouées, des vins doux, sexes foisonnants, fraîcheur des cloîtres

ma bègue langue

je tire à moi la banalité des voûtes et
le grillon inspire-expire-contrarié-champêtre-assassin

chichichichichichichichichichichichichi de souvenirs
ou d'anathèmes fait d'épées longues, mon chant de sorcière
pas adaptée au vol.

Je me confie tout est crypté et l'horloge péniblement
tourne à l'envers. Tentative vaine pour le souffle: il y a
trop de sang sur les murs.

tête de nuit

tête d'or

tête chercheuse

bestiole noire et galopante faite de merveilles

de longs cris

Dans la chambre, de petites choses meurent et le grillon
chante: temps froissé, prospectus collé de fluides,
araignées sous verre, l'assurance qu'on peut m'aimer.

Tout chevrote, bafouille

hh

Sur les murs: de grosses fleurs rouges explosent, dehors:
des dents de grillon suivent une partition illisible, en bas:
ce corps à venir, dans ma tête: un bain de pétales et un
gros boum

je pourrais peler les fleurs et les coudre toutes
ensemble, elles chanteraient peut-être alors, un chant plus
lourd, un fado qui s'élèverait la nuit quand le grillon se
tairait, un chant limpide à lire avec le cœur,

à l'heure où je ne sauterais pas du quatrième
étage

On entendrait un collier de couleurs, parure de nuit cousue
main, un bijou d'os au médaillon secret pour les êtres qui
ne strident plus, incrusté là où je bleuis. On suivrait sur
ma peau les traces lumineuses d'un chant de magie, je
serais la carte pour les abandonnés, les troglobies, pour
ceux qui meurent de silence dans les caves et les couloirs,
à l'heure où le grillon ne chante plus, à l'heure où le temps
pèle, à l'heure où le temps craque, à l'heure vive

à l'heure où je ne sauterais pas du quatrième
étage

Au pied du lit, le chat est agrippé à des pensées puantes. Il paraît que les gens qui ne finissent jamais les projets ont peur du temps. Une façon d'être toute-puissante. Un grand coup de poing dans la comète. En d'autres termes, procrastiner, c'est tenir les heures sous la semelle, ne rien finir, c'est le pouvoir de contraindre l'horloge. Je ne finis pas, alors je ne meurs jamais. J'archive dans ma tête, je fais des huit-dix-sept dans ma tête, façon forêt amazonienne pré-cancer du siècle. J'archive ce qui pourrait advenir. Mais j'ai repeint le cadre en noir avec mes mains molles. Autour du chat agrippé, rien ne m'appartient, la puanteur d'une journée, est-ce bien moi qui l'ai suée? La douche écossaise qui a provoqué une pression continue des glandes sudoripares, est-ce moi, ma douleur, est-ce nous? Et on fait un joli sourire, on s'encadre de noir, on se peint avec des odeurs d'éthanol pour contempler ma face cavernicole, hors-vivante, inféodée aux trous.

*Ainsi dans ma nuit splendide,
une scie me passe sur le cœur.*

MARINA TSVETAeva

Je suis deux déchirures à la croisée, une petite fille à droite une petite fille à gauche, fée clochette absorbée entièrement par la terre

échappées pas belles de petites filles en jupe de paon traînées dans la boue écartelées en conscience étendues là, gémellaires, bras en croix, carré de terre au centre du béton des villes

Sur le pavé, il y a des bouts gris sale : des sursauts d'enfance ou des amours abandonnées.

Je suis une petite fille qui braille sur le trottoir.

Je ne suis qu'une petite fille qui braille,
roulée en boule à la terrasse vidée,

à la vitre d'une voiture, au centre des foules.
Une petite fille avec le soleil enrayé dans l'œil.

J'ouvre une deuxième bière et le soleil m'entre sous la peau, où flottent les restes, les souvenirs. Traîner les pieds dans de grosses chaussettes en contemplant les poussières dans mon sillage, les touffes de poils blancs de ce chat qui me ressemble. Cet effet que possède le jour, de brûler avec tendresse.

La chambre est bâillonnée de signes : punctum de détresse aux murs pour estomac trop aigu.

Opulence d'indices et totems piqués au mauvais papier peint, dans le faux lit en morceaux de toi, le faux lit d'odeurs, tu empiles les brisures, les miettes, les éclats.

Tes doigts sont jaunes de nuit dans le pelage coupé tandis que hurle le monde un étage au-dessous. Il y a du bois qui brûle, des ombres planantes, un tout petit rectangle de faïence, un véritable chaos.

Étendue dans la rue, enlacée aux lumières électriques tu tentes de te convaincre qu'on veut bien de toi. Tu gèles dans le silence alors que tous hurlent à la même heure, les tou·te·s, les autres, les quiconques, les brises, les fruits pourris.

Tu appartiens à ce qui voudrait se répandre, les corps-vivants, les chatoyants et les bêtes rampantes clouées au noir.

La lune étranglée au pli du coude me compose un corps. Les heures-poumons, les hurleuses sont écrasées betterave-mûre sur le ciel en furie.

J'entends les exigences du temps par à-coups et ma peau de pelée les ignore

Moi j'échafaude des beautés, le doux froufrou les chichichichichichichichichichi, ma bestiole, épée noire et longue sous la paupière